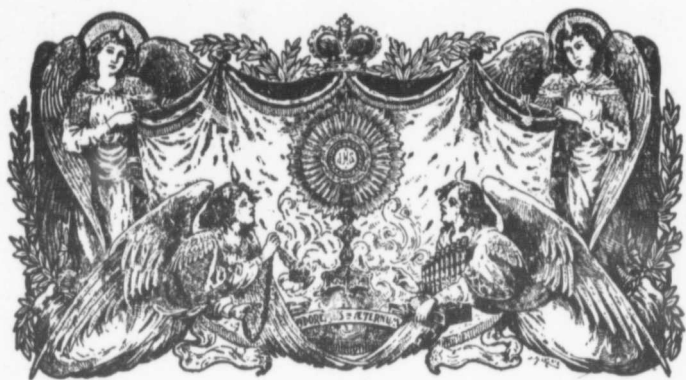




LA COMMUNION DANS LES CATACOMBES
Par Olivier Merson.

F
glor
Per
Le
(can
l'ap
(su

de
pen



Sommaire du Mois d'Août 1904.

— : 0 : —

Pensée dominante : Utilisons les trésors de la Sainte Messe pour glorifier Dieu. — L'Eglise, (*suite*). — Messe des Blés (*poésie*). — Perdreau. — Un Congrès eucharistique. — Sujet d'Adoration : Le Pain du Corps. — La Bénédiction. — La Crainte et l'Amour, (*cantique*). — Décret de Mgr l'Archevêque d'Ottawa, donnant l'approbation canonique aux Servantes de Jésus-Marie de Hull, (*suite et fin.*) — Le Sanctuaire de la Réparation.

PENSÉE DOMINANTE

Pour le Mois d'Août 1904.

Utilisons les trésors de la Sainte Messe pour
glorifier Dieu.



L est un besoin qui dévore, comme une flamme céleste, toute âme noble, illuminée d'un rayon de foi, et touchée d'une étincelle d'amour divin : c'est celui qu'exprimait par ces paroles ardentes le bienheureux Henri Suso : " Hélas, ô mon Dieu, qui donnera à mon cœur, avant ma mort, de satisfaire pleinement son désir de vous louer ? Qui me donnera d'honorer dignement pendant ma vie ce Seigneur que mon âme aime tant ? "

Ce besoin de glorifier Dieu, comment le satisfaire par nous-mêmes ? Nous ne sommes rien, nous n'avons rien. Nous n'avons en propre que ce qui est le plus opposé à la gloire de Dieu : le péché. Nous sommes incapables de balbutier le premier mot de la gloire divine. Nous n'avons que le silence pour redire cette gloire.

Mais le silence, le dernier des hommages, celui de l'impuissance de la créature, sera-t-il notre unique moyen, notre dernière ressource pour honorer et glorifier notre Dieu ?

* * *

Turnons avec allégresse nos regards confiants " vers la montagne d'où nous vient le secours, vers l'Autel eucharistique, annoncé en ces termes par le prophète : " Mon nom est grand parmi les nations ; voici qu'on offre en mon nom, en tous lieux, une oblation pure." Là nous avons un trésor, où nous pouvons puiser, librement et toujours, la gloire infinie que nous avons le désir d'offrir à l'adorable Majesté de Dieu. Là nous pouvons nous approprier une voix divine, capable d'une louange pleine, parfaite, infinie ; voix de sang, mais de sang divin parlant plus haut que le sang d'Abel, chantant les louanges de la gloire de Dieu plus dignement que ne le peut le ciel tout entier avec ses innombrables chœurs d'anges et d'élus : la voix du sacrifice de Jésus-Christ.

Le saint-sacrifice de la messe, oui, voilà notre grand et unique moyen de rendre dignement à Dieu notre devoir d'honneur et de gloire.

En effet, qu'est-ce que la sainte messe aux yeux du Père céleste, sinon un ineffable concert de louanges, où sont glorifiés et exaltés, à la face du ciel et de la terre, tous ses attributs et toutes ses perfections, et surtout sa grandeur, son amour, sa bonté et sa miséricorde ? L'anéantissement de son divin Fils, " splendeur de sa gloire," sous les saintes espèces, à la consécration, est le chant de sa grandeur, celui de l'adoration parfaite ; comme la communion, consommation du sacrifice, où il nous donne à nous misérables pécheurs ce Fils de ses complaisances infinies, est l'hymne magnifique de sa bonté, de son amour et ses miséricordes éternelles.

n
g
d
ét
te
V
pa
fr
pr
qu
Et
et
aus
reç
ado
S
part
enco
l'Ac
able
aim
mier
de r
Pc
suffit
comr
Jésus
que t
nos p
avec

Comme ce divin Père aime ces louanges qui montent de nos autels ! Comme elles sont pures et dignes de lui ! Comme son cœur s'attendrit en face des hommages de reconnaissance et d'amour qu'il reçoit de son divin Fils, devenu le cœur et la voix de tous les hommes ! Comme alors il fait pleuvoir ses pardons et ses bénédictions au pied des autels et sur le monde !

* **

Ces trésors de la sainte messe, comment deviendront-ils notre propriété, et comment pourrons-nous en user pour glorifier Dieu selon nos désirs ?

Comme pour recevoir tout autre trésor, il nous faudra d'abord tendre la main. C'est-à-dire que pour être en état de glorifier Dieu par le saint sacrifice, il faut y assister, afin de pouvoir participer à l'offrande de la divine Victime faite par le prêtre au nom de l'Eglise, et tout particulièrement des assistants.

Au cours du divin sacrifice, nous nous unissons, par de fréquents actes d'amour, au divin Cœur de Jésus, qui a promis de faire sa demeure en celui qui l'aime : "Celui qui m'aime demeure en moi, et moi je demeure en lui." Et alors tous les hommages infinis d'adoration, d'amour et de reconnaissance qu'il adressera à son Père seront aussi nôtres ; et nous pourrons nous dire, enfin, que Dieu reçoit de nous "par Jésus, avec Jésus et en Jésus" une adoration et un honneur dignes de lui.

Si nous avons alors le bonheur de communier, notre participation au sacrifice ineffable de Jésus deviendra encore plus parfaite. Nous deviendrons nous mêmes avec l'Adorable Victime, une même hostie de louange d'agréable odeur ; et Dieu verra en nous d'autres fils bien-aimés, dignes aussi de recevoir les récompenses du "Premier-Né : " "Il est digne, l'Agneau qui a été immolé, de recevoir l'honneur et la gloire" (ApoC. xv, 12.)

Pour que cette union se réalise parfaitement, il ne suffit pas de la présence au saint sacrifice, ni même de la communion, il faut de plus prendre les sentiments de Jésus-Victime. Il faut alors s'efforcer d'aimer Dieu plus que toute chose ; il faut regretter avec une vraie douleur nos propres péchés et ceux des autres ; remercier Dieu avec effusion de ses pardons si miséricordieux et si mul-

tipliés ; lui promettre enfin, en lui demandant ses grâces, d'empêcher, autant qu'il sera possible, le mal qui s'attaque sans cesse à son règne en nous et dans les autres.

Sachons donc exploiter les trésors de la sainte messe pour la gloire de Dieu. Allons y puiser surtout, quand, après avoir reçu quelques grandes grâces du ciel, nous sentirons notre impuissance écrasée par le devoir de la reconnaissance. Dieu nous les donne pour cela. " Mon Dieu, mon Dieu ! s'écriait un jour Sainte Thérèse, accablée sous le poids des grâces qu'elle recevait, que puis-je faire, moi, pauvre créature, pour reconnaître dignement votre miséricorde ? " Et elle entendit une voix céleste qui lui dit très distinctement : " Entends une Messe. "

F. G.

L'ÉGLISE

(Suite.)

REMARQUEZ, en avançant, la disposition des parties de l'église. Beaucoup ne voient dans nos temples que des hiéroglyphes incompris. L'âme intelligente puise, à les regarder en détail, des enseignements qui la rendent meilleure et la rapprochent de Dieu.

Vous venez de franchir le *porche* ou le vestibule. Là se tenaient jadis les pénitents jusqu'à ce qu'ils fussent complètement purifiés de leurs fautes. On y place encore aujourd'hui le Baptistère, où les enfants des hommes deviennent enfants de Dieu et membres de son Fils.

Au milieu, se déploie la *nef*, destinée à contenir les fidèles. Elle est l'image de l'Église militante. Le mot *nef* signifie navire. Ne naviguons-nous pas sur l'océan du monde ?

Vous apercevez devant vous le *chœur*, ou le Sanctuaire. Il est l'image du Ciel. Bientôt vous verrez s'y dérouler des scènes célestes. Une *balustrade*, qui forme la clôture du chœur, vous rappelle que l'Église militante n'est pas encore réunie à l'Église triomphante

Regardez maintenant la *lampe* du sanctuaire. Si elle est allumée, elle vous fait connaître la présence du Saint Sacrement dans le Tabernacle. Adorez alors l'Hôte divin qui vous a vu entrer ; il vous attendait.

Puis, arrêtez vos yeux sur l'*autel*. Là, tout à l'heure, s'accomplira la grande Action. Ne voyez point en cela une distraction, âme chrétienne ! Ce regard rendra, au contraire, votre piété plus éclairée et plus fervente pendant la sainte Messe.

Vous pouvez considérer l'autel sous un triple aspect.

Il vous apparaît d'abord comme une table dressée. C'est une table, en effet : la table eucharistique, qui nous fait penser à celle du Cénacle, où notre doux Sauveur s'assit, le jeudi saint au soir, avec ses apôtres.

Il vous rappelle aussi le Golgotha. Comme lui, il est surmonté de la Croix ; comme lui, il portera, dans quelques instants, le prix de la rançon du monde.

C'est encore l'image de cet autel du Ciel qui fut montré à l'exilé de Patmos. L'Agneau va aussi s'y tenir immolé, mais vivant. Les servants et le clergé représenteront les Anges et les vingt-quatre vieillards rangés autour de Dieu. Il y offrira même à son Père l'oblation qu'il Lui présente dans le Ciel.

L'autel est en un lieu élevé ; c'est que le prêtre qui s'y tiendra est le mandataire du peuple fidèle, et qu'il doit être vu de toute l'assistance, au nom de laquelle il va parler et agir.

Voyez-vous ces trois degrés par lesquels le célébrant va y monter ? Ils symbolisent les trois vertus théologiques ; et vous, aussi bien que le prêtre, vous devrez, pendant la Messe, — croire fermement à l'identité du Sacrifice eucharistique et de celui du Calvaire, — espérer la grâce en ce monde et le ciel dans l'autre vie, par la vertu de cette oblation, — et aimer ardemment un Dieu qui va renouveler son immolation par amour pour vous.

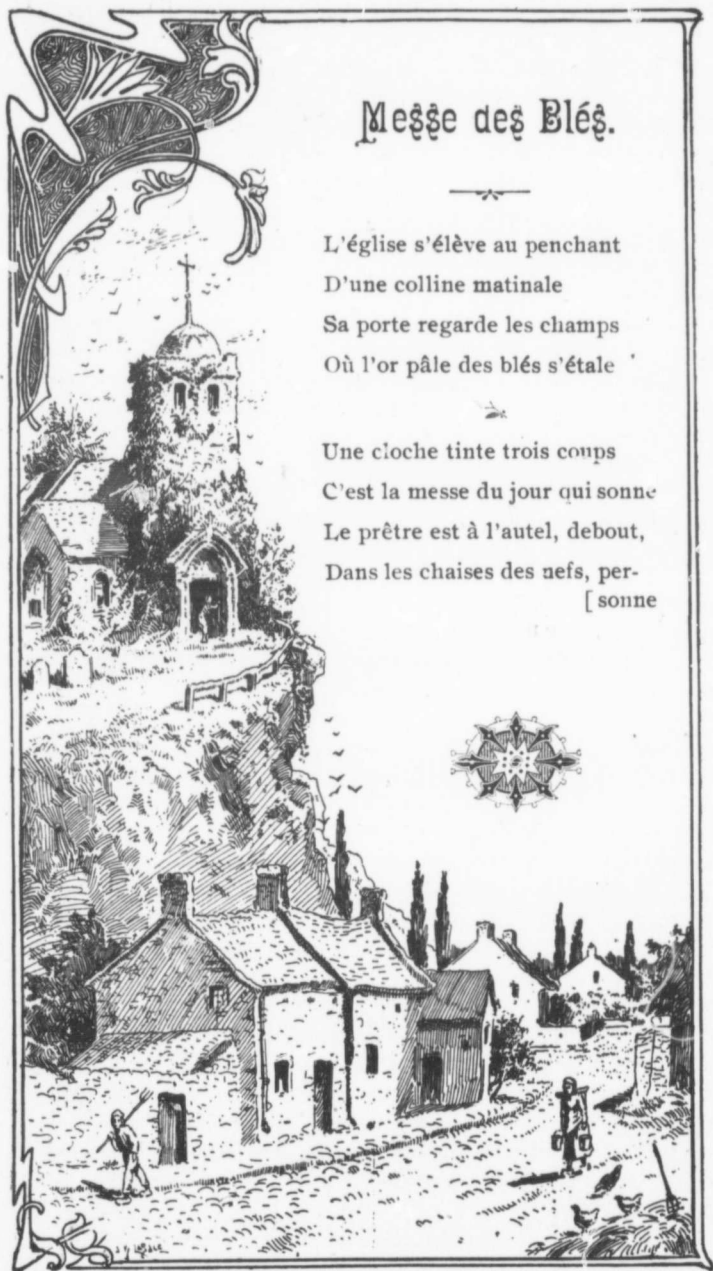
Reportez maintenant vos regards sur l'autel. L'autel du Sacrifice, ce n'est pas cette pièce d'architecture plus ou moins élégante contre laquelle s'appuie la table de l'autel ; ce fond orné, qui entoure le Tabernacle, et qui porte ordinairement de gracieux bas-reliefs, se nomme le *rétable*.



Messe des Blés.

L'église s'élève au penchant
D'une colline matinale
Sa porte regarde les champs
Où l'or pâle des blés s'étale

Une cloche tinte trois coups
C'est la messe du jour qui sonne
Le prêtre est à l'autel, debout,
Dans les chaises des neufs, per-
[sonne



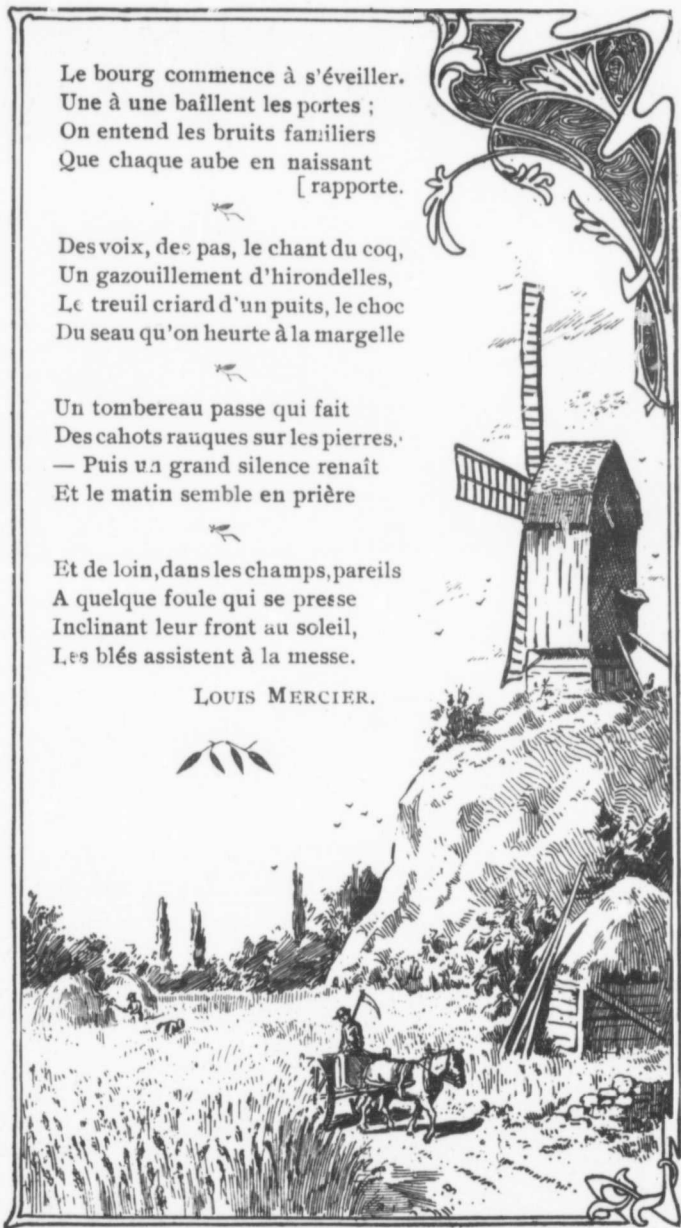
Le bourg commence à s'éveiller.
Une à une baillent les portes ;
On entend les bruits familiers
Que chaque aube en naissant
[rapporte.

Des voix, des pas, le chant du coq,
Un gazouillement d'hirondelles,
Le treuil criard d'un puits, le choc
Du seau qu'on heurte à la margelle

Un tombereau passe qui fait
Des cahots rauques sur les pierres,
— Puis un grand silence renaît
Et le matin semble en prière

Et de loin, dans les champs, pareils
A quelque foule qui se presse
Inclinant leur front au soleil,
Les blés assistent à la messe.

LOUIS MERCIER.





PERDREAU



OUS un porche d'église, frais comme une cave, aussi grand qu'un salon de Paris, un groupe dormait, pendant une écrasante journée de juin.

C'était dimanche. Par la baie du portail ouvert, la psalmodie des vêpres passait, montant aux grands arbres de la place où son rythme monocorde avait vaincu les pierrots effrontés qui dormaient, la tête sous l'aile.

Au fond de la nef, on apercevait six taches jaunes, les cierges qui n'éclairaient rien, tant la lumière des vitraux se diffusait brillante, et l'autel avec sa nappe de ronds au crochet. A droite, saint Joseph, avec une robe neuve, bleu de ciel étoilé ; à gauche, le bon curé fermant les yeux pour ne pas voir les paroissiens qui arrivaient en retard ; au milieu, le lutrin et trois chantres, trois mâchoires ouvertes, semblant plutôt avaler le son que l'émettre.

Dans l'église, un champ de coiffes que le roulis de la méditation — ou du somme — fait onduler. Cependant quelques vieux paysans intrépides suivent les chantres, sans jamais les rattraper. A côté de cette fugue peu musicale, s'élève une gerbe harmonieuse : les voix cristallines de la Confrérie du Ruban-Bleu qui compte toute la jeunesse féminine de l'endroit.

Enfin, au seuil, le sacristain, sonneur de cloches, écrivain public, frotteur des châteaux et tondeur de chiens, regarde d'un air souverainement dédaigneux, le caniche — non tondu — qui dort à côté de son maître aussi peu rasé que lui.

Le chien est le fidèle compagnon de l'homme et l'homme est le " pauvre de monsieur le curé."

Ce pauvre diable avait été un rude gars. Un jour d'hiver qu'il allait au bois, sa hache sur l'épaule, il entendit des cris déchirants du côté de la rivière. C'était un bambin désobéissant qui venait de tomber à l'eau, et la grande sœur chargée de le garder ne sachant pas nager, appelait désespérément à l'aide. Martin repêcha l'enfant qui n'eut d'autre mal que la peur ; mais lui resta perclus des deux jambes par suite du refroidissement qu'il avait gagné à cet acte d'humanité.

Cependant le village ne l'abandonna point ; on lui donnait volontiers ce dont les goretts n'avaient pas voulu, Ah ! dame, à la campagne, les bêtes passent avant les gens. Pensez donc : les personnes mangent et les animaux rapportent.

Vous pourriez ajouter que les seconds valent souvent mieux que les premières, mais vous ne seriez pas compris. On ne faisait point de psychologie comparée à la Tourrette (département de la Lozère), qui n'avait pas encore le gaz au moment où se passe cette histoire.

De plus, M. le curé permit au pauvre Martin d'assister à la messe et aux vêpres sous le porche, aux pieds de saint Pierre. A la sortie des offices, les fermières, les bourgeois, la dame du château, celle du percepteur, la receveuse des postes donnaient leur offrande. Les jours de foire ou de frairie, Perdreau, le chien de Martin, faisait sébile comble.

Perdreau était l'homme d'affaires de Martin. Honnête, très sobre, remerciant poliment avec sa patte, il n'avait qu'un défaut, celui de n'être pas tondu. Le sacristain avait maintes fois offert à Martin de faire cette opération gratis, mais Perdreau avait toujours protesté contre cet amoindrissement de sa personne. Il tenait à sa toison, comme un Mérovingien à ses cheveux. Il ne souhaitait pas du tout de ressembler à un lion : chien il était, chien il resterait. Très philosophe, Perdreau !

Cependant l'honnête caniche se réveillait, signe que les vêpres allaient finir. Il ne se trompait jamais d'heure. En effet, le brouhaha de la sortie commença bientôt. Perdreau, la tête droite, la sébile à la gueule, recevait les sous peliment, mais dignement, comme il convient à l'infortune imméritée.

Une jolie fillette en robe claire sortit la dernière au bras d'un vieillard. Derrière eux, venait une femme d'une cinquantaine d'années. Elle portait une canne, deux ombrelles et trois paroissiens.

— Je vais te reprendre tout cela, maman, dit la jeune fille. Attends un peu, s'il te plaît.

Perdreau savait, sans doute, de quoi il s'agissait, car il avait posé sa sébile à terre, levait le nez et remuait la queue.

Elle lui mit un morceau de sucre sur le museau. Une ! deux ! trois ! le morceau de sucre passe sous les dents du caniche.

— Voilà vos dix sous, père Martin. Comment cela va t-il aujourd'hui ?

— Pas trop mal, Mademoiselle Jeanne, je vous remercie. Et vous ? et Madame la Comtesse ? et Monsieur le Marquis ?

— Nous allons tous bien, père Martin. Allons, bon courage ; à dimanche !

Elle s'en alla joyeusement, pendue au bras du grand-père qui trottait comme un jeune homme. La pauvre maman restait en arrière et disait en souriant :

— Pas si vite, les enfants !

C'est qu'elle a de bonnes jambes, la fillette ! Ses seize ans ne sont pas lourds, pensait le père Martin en la regardant s'éloigner.

Dès que la menotte de l'enfant avait pu tenir quelque chose, la mère, chaque dimanche, y plaçait dix sous pour le " pauvre de Monsieur le curé." Martin l'avait vue, toute petite, descendre des bras de sa bonne et venir, en chancelant sur ses bottines de tricot, déposer son offrande dans la sébile du toutou.

Il l'avait vue dans une aérienne toilette de première communiant, lui donner la pièce d'or qu'elle avait économisée sur les cadeaux de ce jour-là, et depuis, chaque dimanche, Martin avait toujours eu sa petite pièce blanche, et Perdreau, son morceau de sucre. Les deux amis l'auraient adorée pour rien : jugez donc s'ils l'aimaient !

Un dimanche la jeune fille passa les yeux rouges. Elle ne mit qu'un sou dans la sébile.

— Mon pauvre Martin, je ne puis plus faire davantage. Nous sommes ruinés ; on a vendu la maison ; grand-père est malade de chagrin.

Martin la regarda tristement, et Perdreau lui lécha la main, sans rancune, bien qu'elle eût oublié son sucre.

Huit jours après, la jeune fille en robe noire suivait le cercueil du grand-père. Tout le village l'accompagnait. Martin, qui marchait difficilement, restait un peu en arrière, traînant ses béquilles ; mais Perdreau, son représentant, suivait dans les jambes des porteurs, pour être plus près.

Quelques jours plus tard, la jeune fille revint sous le porche, apportant vingt sous et plusieurs morceaux de sucre. Et comme Martin et Perdreau la regardaient, surpris de cette générosité, elle leur dit tristement :

— Ce sont mes adieux, mes pauvres amis. Je pars demain. J'ai trouvé un emploi d'institutrice. Il faut bien que j'aide maman. La mort de grand-père nous prive même de sa pension ; nous n'avons plus qu'une somme insuffisante pour vivre...

.....

Depuis quinze jours que Mlle de Montchabrol était partie, Perdreau était fort étonné.

D'ordinaire, chaque soir, en rentrant, le père Martin faisait la soupe. La soupe faite, il la versait dans deux écuelles bien également remplies : celle de Martin et celle de Perdreau.

Puis les deux amis s'amusaient à leur manière, c'est-à-dire que l'homme, ayant dressé le chien à une foule d'exercices, les lui faisait répéter, et, de temps à autre, un nouveau tour s'ajoutait au répertoire. Mais jusque-là tout se passait dans l'intimité. On n'admettait que rarement des étrangers à ces intéressantes séances qui remplissaient les soirées des deux camarades. Le public n'en connaissait rien ou presque rien.

Mais voilà que, du jour où la demoiselle fut partie, dès qu'on avait diné, Martin prenait ses béquilles et se traînait péniblement jusqu'aux faubourgs de la ville. Arrivé là, il entrait dans les cabarets, s'arrêtait sur les places, et Perdreau, mortifié, devait exhiber ses talents devant les badauds assemblés. Perdreau cabotin, quelle déchéance !

Il s'exécutait de si mauvaise grâce que Martin, crai-

gnant la faillite, crut devoir lui faire des confidences. A partir de ce jour, Perdreau, ranimé, se surpassa. D'abord, il sacrifia ses convictions et se laissa tondre. Puis il étudia encore et augmenta considérablement son savoir.



Lorsqu'on lui demandait l'âge d'une dame, il frappait quinze coups, jamais davantage ; le nombre des défauts d'un monsieur, il ne s'arrêtait plus. Quand une jeune fille désirait voir son fiancé, il retournait le valet de cœur : " un jeune homme blond qui vous aime beaucoup." Bref, il devint un artiste célèbre ; on dut remplacer la sébile par une sacoche, et la société aurait pu distribuer

é
d
c
s
P
L
n
le
h
O
cl
pt
M
fa
bo
l'e
me
su
pet
der
qu'
I
mé
aux
bru
des
L
dori
ama
à ch
" est c
"

des dividendes à ses actionnaires si elle avait eu de ces derniers, contrairement à beaucoup de compagnies qui ont des actionnaires et manquent de dividendes.

Il y avait cinq ans que durait ce genre de vie. Chaque soir, le vieux, en comptant sa recette, disait à son chien :

— Nous arrivons, Perdreau, nous arrivons !

Cependant, chaque soir aussi, le père Martin revenait plus décrépité de ses courses forcées.

Un jour, les deux amis rentrèrent sous une neige drue. Le lendemain, Martin ne quitta point, à l'heure ordinaire, le grabat où il s'était étendu la veille. Le chien, le museau appuyé sur les pieds de son maître, se mit à hurler. Des voisins entrèrent. Martin ne bougeait plus. On alla chercher le médecin et le curé. Le premier déclara que le pauvre homme était mort d'une congestion pulmonaire ; le second bénit son ouaille et affirma que Martin, ayant vécu en bon chrétien et n'ayant jamais fait de mal à personne, était reçu dans la miséricorde du bon Dieu.

Alors on mit Martin dans le sapin égalitaire, puis on l'emporta pour l'enterrer.

Chose extraordinaire : Perdreau, quoique très visiblement désespéré, ne suivit point le convoi. Il resta couché sur la paille du maître.

En revenant du cimetière, une voisine entra dans le petit logis pour le nettoyer. Mais Perdreau montra les dents, aboya, fit un tel tapage qu'on le crut enragé et qu'on alla demander conseil au curé.

En voyant entrer le prêtre, Perdreau, subitement calmé, se leva, prit la paille entre ses dents et la traîna aux pieds du saint homme. Ce mouvement produisit un bruit métallique.

— Il y a de l'argent dans la paille ! s'écria le chœur des paysans.

Le curé ouvrit la vieille toile. Dans la paille hachée dormait un sac d'écus, vingt mille moins quelques francs amassés sou à sou. Et, sur le sac, un morceau de papier à chandelle, le testament de Martin :

“ Je lègue mon chien, ma paille et tout l'argent qui est dedans à Melle Jeanne de Montchabrol.

“ La paille pourra faire un coussin pour Perdreau.”

BERNARD DE LAROCHE.



Un Congrès Eucharistique



L'ANNONCE d'un congrès eucharistique qui doit prochainement tenir ses assises solennelles dans la grande métropole américaine de New-York, nous donne l'occasion d'entretenir nos lecteurs de ce grand acte à la gloire du Très Saint Sacrement.

Un congrès eucharistique, c'est une grande assemblée de plusieurs jours où se donnent rendez-vous, de tous les points d'un pays et des contrées limitrophes, des centaines de prêtres, d'évêques, et des multitudes de laïques distingués et dévoués ; ce sont ces longues séances où l'on ne parle que de l'Eucharistie, de ses droits souverains, de ses intérêts qui sont les plus chers intérêts des âmes ; des moyens, enfin, de faire mieux connaître et faire aimer davantage ce Roi de toute majesté.

Là il se fait des véritables révélations qui ont la portée du plus efficace des enseignements : on y apprend le rôle et l'existence d'œuvres nombreuses, vouées sous les formes les plus diverses au culte de l'Eucharistie. On y peut admirer à maint fait étonnant, à maint succès éclatant, la puissance de l'Eucharistie employée avec foi, avec confiance et persévérance pour le salut des peuples. Là, ceux qui ont l'expérience que donnent la direction des œuvres peuvent dire : J'ai fait ce dont je parle ; et les autres se sentent poussés à répondre : Pourquoi ne pourrais-je, moi aussi, ce que ceux-ci et ceux-là ont entrepris et mené à bonne fin ?



SUJETS D'ADORATION

A L'USAGE DES

Agrégés de la Congrégation du T. S. Sacrement

L'ORAISON DOMINICALE

Pater noster !

LE PAIN DU CORPS.

I. — Adoration.

Je dois vous demander humblement, Seigneur, le pain qui soutient la vie de mon corps, comme je vous demande l'aliment supersubstantiel qui entretient la vie de mon âme ; car sans nourriture il n'y a pas de vie, ni pour l'âme, ni pour le corps. Il me semble que si je me pénétrais bien de cette pensée, j'entrerais en plein dans l'esprit d'adoration ; car rien ne prouve mieux notre impuissance et notre néant avec notre dépendance absolue de votre souverain domaine, que cette nécessité où nous nous trouvons de recourir chaque jour à un aliment réparateur sous peine de faiblir et de mourir.

Il faut tous les jours et plusieurs fois le jour que nous tendions la main à des créatures inférieures pour leur demander l'aumône ; le torrent qui coule, le fruit qui tombe, l'oiseau qui fend les airs, le bœuf qui mugit, le poisson qui se joue dans les flots sont nos maîtres, les porteurs et les dépositaires de quelques atomes qui doivent compléter et renouveler notre être. C'est par eux que Dieu continue tant qu'il le juge à propos son premier bienfait. Oh ! vraiment l'homme superbe n'est

qu'un pauvre orgueilleux qui méconnaît son indigence et sa misère ! Pour le confondre et lui dessiller les yeux, que faut-il ? que les créatures qui doivent le nourrir s'éloignent un moment de ses lèvres et que les aliments dont il a besoin lui échappent : la force a bientôt disparu, les battements du cœur se ralentissent, le sang ne circule qu'à regret, son organisation s'écroule, il va mourir !

... Rappelons-nous, en présence de l'Auteur de la vie, le peu que nous sommes, et que cette expression fasse enfin germer l'humilité dans nos cœurs.

II. — Action de grâces.

Dieu aurait pu nous créer avec des besoins moins pressants et moins continuels ; il aurait pu nous jeter en quelque sorte plus loin du néant au lieu de nous laisser palpiter à ses bords : il aurait pu nous donner un peu d'être en dépôt et approvisionner pour un temps le vaisseau de notre âme et de notre corps quand il le lança sur l'océan de la vie. Il ne l'a pas voulu, et cela non seulement pour empêcher l'orgueil de s'emparer de nous, comme il s'était emparé des anges qui n'avaient pas besoin de nourriture ; mais encore, mais surtout, afin de se mettre pour ainsi dire dans la nécessité de s'occuper de nous sans cesse, afin que sa Providence paternelle fût comme obligée de ne nous perdre jamais de vue. Rien de plus touchant que cette pensée, si ce n'est la fidélité et la tendresse avec lesquelles il s'acquitte des devoirs que sa paternité lui impose.

O mon Jésus, mon Créateur, mon Sauveur, mon adorable Conservateur, avec quel soin, quel empressement, quelle sollicitude vous pourvoyez à tous mes besoins ! La couronne de l'année n'est que l'enchaînement de vos bienfaits ; les quatre saisons viennent successivement nous offrir les dons de votre libéralité. Chaque jour vous faites vous-mêmes tous les frais de nos tables : le printemps jette à nos pieds ses parfums et ses fleurs, l'été ses fruits rafraîchissants et ses moissons dorées, l'automne fait couler devant nous des ruisseaux de pourpre et de vie, l'hiver enveloppe nos sillons de son manteau de laine blanche comme une mère son enfant endormi. Nous ne vous invoquons jamais en vain, votre bonté recommence et se multiplie sans cesse.

Chaque aliment que nous prenons a été mis par vous à notre adresse, c'est vous qui nous le présentez, vous qui donnez à notre corps la faculté de l'assimiler à notre substance et de l'identifier avec nous ; la créature continue ; le ciel fait maintenant par des voies invisibles et au moyen de causes secondes ce qu'il a fait immédiatement d'abord.

Mon Dieu ! comme vous êtes bon, comme vous nous aimez ! de quelle reconnaissance ne devons-nous pas être pénétrés pour vous !

III. — Réparation.

Au sujet de ce pain quotidien et des choses temporelles nécessaires à l'entretien de notre vie, les hommes commettent bien des fautes qui appellent nécessairement la réparation.

D'abord c'est l'ingratitude : combien n'y en a-t-il pas, ô mon Dieu, qui se nourrissent chaque jour de vos dons et qui ne pensent jamais à leur souverain Bienfaiteur ! Qu'ils sont coupables surtout les pécheurs qui sont insensibles à votre ineffable bonté ! Pendant qu'ils vous offensent, vous leur préparez des fleurs et des fruits ; vous leur prodiguez des douceurs, alors qu'ils n'ont à vous offrir que des amertumes. Et ce métier peut durer ainsi dix ans, vingt ans, plus encore ! Quelle tendresse paternelle d'un côté, quelle noire ingratitude de l'autre !

On pèche encore en cette matière lorsqu'on désire d'une manière immodérée beaucoup plus que le pain quotidien, lorsqu'on souhaite ardemment les moyens de satisfaire le luxe et de s'élever au-dessus de sa condition. — *Pourvu que nous ayions des aliments et de quoi nous vêtir, nous devons être contents*, dit saint Paul.

Ils pèchent aussi contre cette demande du *Pater*, tous ceux qui, cédant à la cupidité, cherchent à s'approprier le bien d'autrui par la fraude, la ruse ou la violence. Malheureux accapareurs du pain de vos frères, faites donc attention à ce que vous dites lorsque vous récitez le *Pater* ; vous dites *panem nostrum, notre pain* ; contentez-vous donc de ce qui nous revient et ne désirez pas le pain des autres !

Un autre désordre à signaler à ce même sujet, c'est la sollicitude excessive pour l'avenir et le désir immodéré de posséder plus qu'il ne nous faut. A chaque jour suffit

sa peine ; ayons confiance en la bonne Providence, elle nous donne le pain de ce jour, elle nous donnera le pain de demain. N'avez-vous pas dit, ô bon Maître : *Ne vous inquiétez point, disant : Que mangerons-nous ?* Vous ne condamnez pas une sage prévoyance ; mais vous ne voulez pas de préoccupations excessives ni de troubles inutiles.

Examinons, aux pieds de Celui qui nous jugera un jour en toute rigueur de justice, en quels défauts nous tombons par rapport à cette quatrième demande du *Pater noster*, et corrigeons-nous sans retard.

IV. — Prière.

Qu'elle est vaste et quelle est belle, ô mon Dieu, notre prière, en sa simplicité ! L'oracle de l'Écriture disait : " Ne sois point verbeux dans l'assemblée des vieillards, et ne multiplie point les paroles dans la prière ; " il avait raison ; nous pouvons par un mot — *panem* — demander tant de choses ! En vous demandant du pain, Seigneur, nous vous prions de donner à la terre la fécondité, au ciel les rayons et les pluies, à l'épi la maturité, à la moisson des jours propices. Vous demander du pain, c'est vous demander de donner aux plantes leur accroissement, aux arbres le feuillage, les fleurs et les fruits ; c'est vous demander le suc de ce qui vit dans l'air, dans l'eau et sur la terre. Pour vivre, il nous faut le lin et les toisons : vous demander notre pain, c'est vous demander d'enrichir les champs et de nourrir les brebis. Pour vivre, enfin, il nous faut des abris ; vous demander notre pain, c'est vous prier de donner aux forêts leur futaie, aux carrières leurs filons, et toute matière à notre main-d'œuvre !

Après cela, qui ne conviendrait de la haute convenance qu'il y a de prier avant et après chaque repas, de bénir et de rendre grâces avant, pendant, après . . . toujours — puisque toujours notre vie est soutenue par ces dons que nous avons sollicités en disant : *Seigneur, donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour !*

av
de
to
les
da
rép
] ten
ten
c'e
res
bril
ne
mis
le d
pou

E
cong
tand
plus
que
leur
cong
Cl
chan
mett
vœu
dura
faveu
sant.

L
Mes
dan

Dans des séances laborieuses, on rappelle et souvent avec éloquence, de grands principes trop oubliés : le devoir de l'adoration et de la foi pratique réclamé avant tout par la présence Eucharistique de Jésus-Christ sur les autels ; la nécessité de la réparation efficace faite dans la prière, la réception des sacrements ; et unie aux réparations incessantes de la Victime Eucharistique.

En un mot un congrès eucharistique, tel qu'il s'en est tenu par le passé, tel que se propose de tenir en septembre prochain, l'autorité religieuse des États-Unis, c'est l'Eucharistie mise en évidence, avec ses trésors, ses ressources, ses efficacités salutaires ; c'est l'Eucharistie brillant comme un phare allumé dans les tempêtes que ne cessent de soulever dans le monde catholique les ennemis de Dieu et de l'Eglise ; l'Eucharistie élevée comme le drapeau du salut pour rallier tous ceux qui combattent pour leur âme et pour l'âme de leur patrie.

* * *

Excellente en elle-même et dans son but, l'œuvre des congrès eucharistiques l'est aussi dans ses résultats ; car tandis que les fêtes les plus belles, préparées avec le plus de soin et célébrées avec le plus de pompe, ne laissent que des souvenirs qui, semblables aux échos, perdent de leur précision à mesure qu'ils s'éloignent, les fruits du congrès se perpétuent.

Chacun des congressistes, de retour dans la partie du champ que le Père de famille lui a confié, s'efforce de mettre en pratique les résolutions qui ont été prises, les vœux que l'on a formulés, les conseils qui ont été donnés durant le congrès. De la sorte cette œuvre exerce en faveur de la religion un apostolat aussi durable que puissant.

(à suivre)

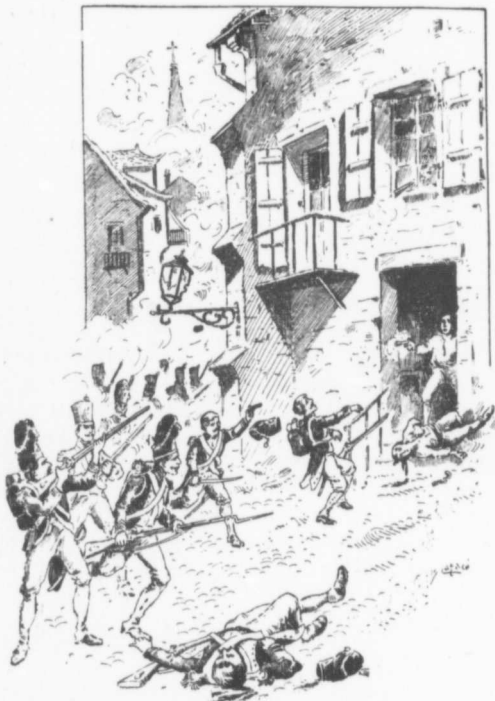
H. B.



La Messe mensuelle à l'intention des Abonnés du "Petit Messenger" sera célébrée le Jeudi 18 Août, à 6 heures, dans la Chapelle du Très Saint Sacrement.

LA BÉNÉDICTION

OR, en mil huit cent neuf, nous primes Saragosse
 J'étais sergent. Ce fut uue journée atroce.
 La ville prise, on fit le siège des maisons,
 Qui, bien closes, avaient des airs de trahisons.



Mon bataillon suivait une ruelle étroite.
 Je marchais, observant les toits à gauche, à droite,
 A mon rang de sergent, avec les voltigeurs ;
 Et je voyais au ciel de subites rougeurs
 Haletantes ainsi qu'une haleine de forge.
 On entendait des cris de femmes qu'on égorge
 Au loin, dans le funèbre & sourd bourdonnement.
 Il fallait enjamber des morts à tout moment.
 Nos hommes se baissaient pour entrer dans les bouges,
 Puis en sortaient avec leurs baïonnettes rouges
 Et du sang de leurs mains faisaient des croix au mur :

Toi
 On
 No
 Au
 De
 Du
 Par
 Qui
 Et p
 Tou
 Nou

Car dans ces défilés il fallait être sûr
De ne pas oublier un ennemi derrière.
Nous allions sans tambour & sans marche guerrière :
Nos officiers étaient pensifs. Les vétérans,
Inquiets, se serraient des coudes dans les rangs
Et se sentaient le cœur faible d'une recrue.



Tout à coup, au détour d'une petite rue,
On nous crie en français : " A l'aide ! " En quelques bonds
Nous joignons nos amis en danger et tombons
Au milieu d'une belle et brave compagnie
De grenadiers chassés avec ignominie
Du parvis d'un couvent seulement défendu
Par vingt moines, au front vaillant, crâne tondu,
Qui sur la robe avaient la croix de laine blanche,
Et pieds nus, brandissaient le bras hors de la manche,
Tous alors, nous sentant des âmes de bourreaux,
Nous tuâmes ce groupe indompté de héros.

Et cette action vile une fois consommée,
 Lorsque se dissipa la compacte fumée,
 Nous vîmes, de dessous les corps enchevêtrés
 De longs ruisseaux de sang descendre les degrés.
 — Et derrière s'ouvrait l'église, immense et sombre.

Les cierges étoilèrent de points d'or toute l'ombre ;
 L'encens y répandait son parfum de langueur ;
 Et, tout au fond, tourné vers l'autel, dans le chœur,
 Comme s'il n'avait pas entendu la bataille,
 Un prêtre en cheveux blancs & de très-haute taille
 Terminait son office avec tranquillité.

Ce mauvais souvenir si présent m'est resté
 Qu'en vous le racontant je crois tout revoir presque :
 Le vieux couvent avec sa façade moresque,
 Les grands cadavres bruns des moines, le soleil
 Faisant sur les pavés fumer le sang vermeil,
 Et dans l'encadrement noir de la porte basse
 Ce prêtre & cet autel brillant comme une châsse,
 Et nous autres cloués au sol, presque poltrons.

Certes, déjà j'étais un vrai sac à jurons,
 Déjà j'étais un vieux traîneur de sabretache ;
 Et le pli que donnait ma lèvre à ma moustache
 Annonçait un blasphème & n'était pas trompeur.
 — Mais ce vieil homme était si blanc qu'il me fit peur.
 " Feu ! " dit un officier.

Nul ne bougea. Le prêtre
 Entendit, à coup sûr, mais n'en fit rien paraître,
 Et nous fit face avec son grand saint-sacrement ;
 Car sa messe en était arrivée au moment
 Où le prêtre se tourne & bénit les fidèles.
 Ses bras levés avaient une envergure d'ailes.
 Et chacun recula, lorsqu'avec l'ostensoir
 Il décrivit la croix dans l'air & qu'on put voir
 Qu'il ne tremblait pas plus que devant les dévotes,
 Et quand sa belle voix, psalmodiant les notes,
 Comme font les curés dans tous leurs *oremus*,
 Dit :

" *Benedicat vos, omnipotens Deus* "

" Feu ! répéta la voix féroce, ou je me fâche."
 Alors un d'entre nous, un soldat, mais un lâche,
 Abassa son fusil & fit feu. Le vieillard
 Devint très-pâle, mais, sans baisser son regard
 Etincelant d'un noble & superbe courage :
 " *Pater et Filius,*" reprit-il.

Le
 De
 De
 Po
 Le
 Ma
 Il c
 Pui

N. B.
 de sav
 plus ac
 quelqu
 nement
 conver

Quelle rage

Ou quel voile de sang affolant un cerveau
Fit partir de nos rangs un coup de feu nouveau ?
Je ne sais ; mais pourtant cette action fut faite.



Le moine, d'une main s'appuyant sur le faite
De l'autel & tâchant de nous bénir encor,
De l'autre souleva le lourd ostensor d'or.
Pour la troisième fois il traça dans l'espace
Le signe du pardon, & d'une voix très-basse,
Mais qu'on entendit bien, car tous bruits s'étaient tus,
Il dit, les yeux fermés : " *Et Spiritus sanctus.*"
Puis tomba mort, ayant achevé sa prière.....

F. COPPÉE.

N.B. — Nous croyons que nos lecteurs seront heureux de lire et de savourer ce chef-d'œuvre littéraire qui est considéré comme la plus achevée des œuvres du Maître. Toutefois, nous avons omis quelques vers, à la tournure sceptique, et que l'auteur eût certainement supprimés ou corrigés, s'il eût écrit ce poème après sa conversion.



La Crainte et l'Amour

Maestoso. (met: $\text{♩} = 69$)

ORGUE.

ff *p* *pp* *f*

Solo - 2^e VOIX. - And^{te} $\text{♩} = 60$

Rit. poco.

Il est là sur l'au_tel

Ce - lui que je ré - ve - re, Sous son man - teau d'ex - prunt,

Agitato poco.

f.

J'ai re - con - nu mon Roi; C'est Lui c'est Jé - ho - vah!

Larg

C'est son regard se ve re. de l'a_dore en si. lence. et je

Cresc *scen do* *Rit* *er il molto*

trem. ble d'ef. froi. et je trem. ble d'ef. froi!

f *Crescendo* *ff* *p* *rit* *Dolce*

SOLO - 1^{er} voix - 4/4 mabile (♩ = 60)

Il est là sur l'au_tel Ce. lui que mon cœur

p *Sempre dolce*

si. me. Sous des voi. les obs_curs Il ca_ che sa gran.

Arret il molto

dour *f* Mais c'est Lui je le sens. Il c'est tra bi Lui.

Allarg. *A piacere.*

meme !! s'ap-pel - le Jé - sus, Il s'ap-pel - le Jé -

Segur.

Cantabile. *Rit.*

-sus, mon frère et mon Sau - veur, mon frère et mon Sau -

Segur.

DUO... And^{no}

-veur! Jé - sus, fils de Ma - ri - e!

O fils de l'E - ter - nel! O fils de l'E - ter -

Piu nino poco.

Jé - sus, fils de Ma - ri - e! En te vo - yant si

Piu nino poco

-nel! En te vo - yant si grand,

Riten.

doux, si doux, Mon
si grand, si grand, *Mod^{to}* *f* Mon à - me se confond.

f *Segue*

Mod^{to} *f* âme est at tendrie, En te voyant, Seigneur, en te voyant si doux! Mon
En te voyant, Seigneur, en te voyant si grand! *Rit.*

f *Segue*

Presto poco

f à - me, mon à - me, mon âme est at - ten - drie ah! mon
Mon à - me, mon à - me se con - fond ah! mon

And^{no}

à - me, *mf* mon à me est at - ten - drie - -
à - me, *mf* mon à - me mon à - me se cou -

Più mosso

- e *mf* Et pour mieux te bé - nir, et pour
- e *mf* Et pour mieux t'a - do - rer et pour

Largando *Rall. la fine*

mieux te bé - nir, je tombe à deux ge - noux!
mieux t'a - do - rer, je tombe à deux ge - noux!

Maestoso *D.lee.*

IÈRE STROPHE

2^e voix

Il est là sur l'autel Celui que je révère,
 Sous son manteau d'emprunt j'ai reconnu mon Roi
 C'est Lui, c'est Jéhiovah ! C'est son regard sévère :
 Je l'adore en silence, et je tremble d'effroi !
 Et je tremble d'effroi !

I

D

2^e1^e

I

DUO

2^e vo

C

Et

1^e vo.

Jés

DUO :

1^e voix

Il est là sur l'autel, Celui que mon cœur aime,
 Sous des voiles obscurs Il cache sa grandeur,
 Mais c'est Lui, je le sens, Il s'est trahi Lui-même :
 Il s'appelle Jésus
 Mon frère et mon Sauveur. } (bis)

DUO : Jésus, fils de Marie ! etc.

IIÈME STROPHE

2^e voix

Il fit périr un jour sous les eaux du déluge
 Ceux dont le fol orgueil surpassait les forfaits.
 Tremblez, ingrats pécheurs; pour vous plus de refuge
 Dans l'arche du salut qui se ferme à jamais,
 Qui se ferme à jamais !

1^e voix

Par un nouveau déluge il veut sauver le monde.
 Le sang qu'il a versé régénère et guérit :
 Sur les flots de ce sang plane une Arche féconde
 Et cette Arche est l'Eglise } (bis)
 Où veille Jésus-Christ.

DUO : Jésus, fils de Marie ! etc.

IIIÈME STROPHE

2^e voix

Sur le mont Sinai couvert d'une ombre épaisse
 Ce Dieu du Tabernacle a promulgué ses lois :
 Il parle, écoutez le, peuple de la promesse,
 Et vous, échos lointains, frémissez à sa voix,
 Frémissez à sa voix !

1^e voix

Sur le mont du Calvaire où la nuit l'environne,
 Jésus pour me sauver à Dieu daigne s'offrir
 C'est mon bras qui le frappe, et pourtant il pardonne
 Et maître de la mort } (bis)
 Il consent à mourir.

DUO : Jésus, fils de Marie ! etc.





Décret de Mgr l'Archevêque d'Ottawa

Donnant l'Approbation Canonique aux Servantes de

Jésus-Marie de Hull.

(suite et fin.)

PENDANT que ceux que Jésus-Christ a honorés de son sacerdoce distribuent le pain de la parole de Dieu et administrent les sacrements, pendant que des religieux et des religieuses enseignent les enfants, soignent les malades, se dévouent au soulagement des mille infirmités humaines, vous, Nos très chères Filles, vous vavez, de concert avec des âmes privilégiées comme vous, à l'exercice de la contemplation. Vous pouvez donc dire avec saint Paul : *Mais nous, notre vie est dans les cieux.*

Où est, Nos très chères Filles, le modèle sur lequel vous devez vous former vous-mêmes? Saint Paul écrivant aux peuples qu'il avait amenés au christianisme, les exhortait ainsi : *Soyez mes imitateurs, et proposez-vous l'exemple de ceux qui se conduisent selon le modèle que vous avez en nous.* Et il ajoutait : *Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même du Christ.* Donc le vrai et premier modèle, c'est Jésus-Christ. L'Eglise vous le montre, vous le donne, le confie à votre garde vigilante, sur cette montagne du Thabor eucharistique. Elle vous dit comme Dieu à Moïse : *Regardez et faites selon le modèle qui vous a été montré sur la montagne.* Vous avez, vous aussi, une arche d'alliance à construire sur un modèle divin, un cœur à ouvrir à Dieu, et à Dieu seul, pour qu'il lui plaise d'y faire son séjour, d'y prendre son repos et d'y goûter quelques consolations au milieu des flots d'amertume dont l'abreuvent les pécheurs. Le voilà sur cet autel, Celui que vous devez imiter, méditant jour et nuit ses divins enseignements et ses exemples de toutes vertus.

Contemplez-le dans ses humiliations eucharistiques profondes, inouïes plus peut-être que celles de sa Passion. Votre foi vive vous découvrira, dans cet extrême abaissement, le Créateur du ciel et de la terre et le Sauveur du monde ; votre espérance s'affer-

n
é
ci
g
re
ca
te
le
pr
vo
l'a
de
Pè
qu
fid
vo
et
Ho
am
Jés
moi
aus
gar
vos
corp
exer
jami
conf
M
ne se
vre,
veille
dant
Mari
sien ;
de réj
sée p
trice.
piré d
mère,
Soy

mira, en recevant fréquemment l'Hostie sacrée, gage de la vie éternelle ; votre charité se dilatera chaque fois que vous approcherez de ce Cœur aimant de Jésus, source inépuisable de toute grâce. Combien puissants deviendront alors les liens d'affection respectueuse et dévouée qui vous unissent déjà les unes aux autres, car toutes vous participez à la vie divine qui déborde de ce plus tendre des cœurs ! Combien grands deviendront votre charité pour le prochain et votre zèle pour ses intérêts spirituels, lorsque, en présence de Celui qui s'est offert à son Père pour le salut de tous, vous considèrerez à quels excès de souffrances et d'humiliations l'a porté son amour pour les hommes ! Vous tenant en la présence de l'Homme-Dieu qui, venu en ce monde pour faire la volonté du Père, s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la croix, vous pratiquerez de bon cœur l'obéissance avec simplicité, promptitude et fidélité. A son exemple, vous détachant, vous dépouillant de tout, vous serez heureuses d'avoir pour compagne inséparable la sainte et vraiment chrétienne pauvreté. Unies de cœur et d'âme à Jésus-Hostie, vous sentirez le besoin de vous immoler avec lui, par amour pour lui ; à l'exemple de saint Paul, fidèle imitateur de Jésus, *vous châtierez votre corps et le réduirez en servitude* par la mortification, par la prière à genoux, par les veilles et par d'autres austérités qui n'affectent pas la santé ; vierges consacrées, voulant *garder la facilité de prier le Seigneur sans empêchement*, toutes *vos pensées seront aux choses du Seigneur, afin d'être saintes de corps et d'esprit*. Il n'y a pas de vertu dont vous n'ayiez le divin exemplaire sous les yeux. Ah ! Nos très chères Filles, ne perdez jamais de vue cette montagne, ce Thabor dont la garde vous est confiée, et voyez-y le modèle parfait à imiter.

Mais le Saint Esprit, auquel votre Institut rend un culte spécial, ne se contente pas de vous proposer l'imitation de son chef-d'œuvre, Notre-Seigneur Jésus-Christ ; il vous en donne une copie merveilleusement ressemblante, adaptée à notre nature créée, dépendant en tout de Dieu. Cette copie humaine du divin modèle, c'est Marie, mère de Jésus et la nôtre. Son cœur est aimant comme le sien ; sa vie est, comme la sienne, faite entièrement d'adoration, de réparation, de sacrifice, de dévouement ; sa mort est aussi causée par l'amour. Jésus est le Rédempteur ; elle est la Co-Rédemptrice. Ce n'est donc pas en vain que le Saint-Esprit vous a inspiré d'aller à Jésus par Marie, de prendre pour patronne, guide et mère, *Marie, Reine des Cœurs*.

Soyez donc tout à Jésus par Marie, Reine des Cœurs !



Pèlerinage de la Réparation.

Indulgences nombreuses accordées au Pèlerinage.

CE lieu de piété et de vraie dévotion est de plus en plus fréquenté par les fidèles, et la Voie Sainte du Chemin de la Croix est à certains jours suivie par une véritable foule.

Des fruits nombreux de grâce sont obtenus à la suite des fervents exercices de piété qui s'y font continuellement. Un grand nombre de *faveurs temporelles* importantes y ont été recues, et des retours à Dieu remarquables y ont été opérés. — Nous ne signalerons ici que la *conversion d'un protestant* qui d'abord n'avait suivi les exercices d'un pèlerinage qu'avec une curiosité dédaigneuse ; mais Dieu ayant soudain changé son cœur, il revint chez lui avec la ferme résolution de devenir catholique. Il l'est maintenant et pratique fidèlement ses devoirs.

D'ailleurs de nouveaux embellissements viennent sans cesse ajouter au pèlerinage un nouvel attrait. Le mois dernier, c'étaient les statues des larrons qui complétaient la scène du Calvaire.

Mais voici que la GROTTÉ DE LOURDES s'est transformée le mois dernier en un vrai chef-d'œuvre de pittoresque et de grâce rustique, et l'on se demande si ces rocs massifs aux ouvertures cavernieuses, ne sont pas importés directement de Massabielle ! . . . La Vierge bénie, au manteau blanc se détachant sur la grotte sombre, va répéter aux pèlerins la grande parole de *réparation* : “ *Pénitence !* ”

Et cette année jubilaire de l'Immaculée Conception aura vu un splendide monument élevé en l'honneur de Celle qui disait à la douce Bernadette : “ *Je suis l'Immaculée.* ”

Nous voulons rappeler ici les importantes faveurs spirituelles concédées par la Sainte Eglise pour la visite du Pèlerinage de la Réparation.

1. *Indulgence plénière* : les jours de l'Invention de la Ste-Croix, de l'Ascension, de la Pentecôte, de la Fête-Dieu, de l'Assomption et de l'Exaltation de la Ste-Croix.

2. *Indulgence de 7 ans et 7 quarantaines*, tous les mardis et vendredis.

3. *Indulgence de 300 jours*, chaque jour de l'année.

4. *Indulgence de la Portioncule* pour les fidèles qui visiteront la Chapelle de la Réparation le 2 Août.

Sa Grandeur Mgr. l'Archevêque de Montréal a daigné attacher une *indulgence de 40 jours à la visite du sanctuaire de la Réparation.*



L'ANNONCIATION

D'après un tableau d'Albertinelli [XV^e Siècle.]